

Claude Lévi-Strauss  
de l'Académie française

# L'Autre Face de la lune

Écrits sur le Japon

Préface par Junzo Kawada

Éditions du Seuil

Je remercie Monique Lévi-Strauss, qui a accompagné  
avec autant d'attention que de générosité  
chaque étape de la publication de ce volume.

M. O.

ISBN: 978-2-02-104944-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## *Préface*

par Junzo Kawada

Claude Lévi-Strauss a fait cinq voyages au Japon, en compagnie de son épouse Monique, entre 1977 et 1988. À la veille de son premier départ, dans la préface à l'édition japonaise intégrale de *Tristes Tropiques*, le grand anthropologue évoque son attachement pour le Japon :

« Nulle influence n'a plus précocement contribué à ma formation intellectuelle et morale que celle de la civilisation japonaise. Par des voies bien modestes, sans doute : fidèle aux Impressionnistes, mon père, qui était artiste peintre, avait dans sa jeunesse empli un gros carton d'estampes japonaises, et il m'en donna une quand j'avais cinq ou six ans. Je la revois encore : une planche de Hiroshige, très fatiguée et sans marges, qui représentait des promeneuses sous des grands pins devant la mer.

« Bouleversé par la première émotion esthétique que j'eusse ressentie, j'en tapissai le fond

d'une boîte qu'on m'aida à accrocher au-dessus de mon lit. L'estampe tenait lieu du panorama qu'on était censé découvrir de la terrasse de cette maisonnette que, semaine après semaine, je m'employai à garnir de meubles et de personnages en miniature, importés du Japon, dont un magasin appelé La Pagode et sis rue des Petits-Champs à Paris s'était fait la spécialité. Dès lors, une estampe vint récompenser chacun de mes succès scolaires, et il en fut ainsi pendant des années. Peu à peu, le carton de mon père se vida à mon profit. Mais cela ne suffisait pas à combler le ravissement que m'inspirait cet univers que je découvrais à travers Shunshô, Yeishi, Hokusai, Toyokuni, Kunisada et Kuniyoshi... Jusqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, toutes mes économies passèrent à amasser des estampes, livres illustrés, lames et gardes de sabre, indignes d'un musée (car mes moyens ne me permettaient d'acquérir que d'humbles ouvrages) mais qui m'absorbaient pendant des heures, ne fût-ce – armé d'une liste de caractères japonais – que pour déchiffrer laborieusement les titres, légendes et signatures... Aussi puis-je dire que toute mon enfance et une partie de mon adolescence se déroulèrent autant, sinon plus, au Japon qu'en France, par le cœur et par la pensée.

« Et pourtant, je ne suis jamais allé au Japon. Non que les occasions aient manqué ; mais sans doute, dans une large mesure, par crainte de confronter à l'immense réalité ce qui reste encore pour moi "le vert paradis des amours enfantines"<sup>1</sup> ».

« Je n'ignore pas pour autant les hautes leçons que la civilisation japonaise tient en réserve pour l'Occident s'il veut bien les entendre : que, pour vivre dans le présent, il n'est pas nécessaire de haïr et de détruire le passé ; et qu'il n'est pas d'œuvre de culture digne de ce nom qui ne fasse sa place à l'amour de la nature et à son respect. Si la civilisation japonaise réussit à tenir la balance égale entre la tradition et le changement, si elle préserve l'équilibre entre le monde et l'homme, et sait éviter que celui-ci ne ruine et n'enlaidisse celui-là, si, en un mot, elle reste persuadée, conformément à l'enseignement de ses sages, que l'humanité occupe cette terre à titre transitoire et que ce bref passage ne lui crée aucun droit à causer des dommages irréparables dans un univers qui existait avant elle et continuera d'exister après, alors peut-être aurons-nous une faible chance que les

1. Charles Baudelaire, « *Moesta et Errabunda* ».

sombres perspectives sur lesquelles débouche ce livre, dans une partie du monde au moins, ne soient pas les seules promises aux futures générations. »

C'est un Lévi-Strauss *amoureux* du Japon que l'on retrouve dans ce volume qui rassemble pour la première fois divers écrits, inédits ou imprimés dans des publications savantes, quelquefois uniquement au Japon, rédigés entre 1979 et 2001<sup>2</sup>. De la variété de ces textes surgit un regard sinon indulgent, du moins quelquefois généreux, à l'égard des Japonais – l'anthropologue africaniste que je suis peut en tout cas en avoir le sentiment. Ce regard fut bien celui de Claude Lévi-Strauss jusqu'à la fin de sa vie – ce dont témoigne notamment la préface à la dernière édition japonaise de *Tristes Tropiques*<sup>3</sup>.

Avec l'accord de Monique Lévi-Strauss, j'ai proposé à Maurice Olender d'ajouter quelques photographies, scènes de la vie quotidienne. Certaines ont été prises au Japon, en 1986, d'autres au Laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France ou chez lui, rue des Marronniers. Enfin, quelques moments singu-

2. Voir « Sources » du présent ouvrage, p. 183.

3. Voir ici même, p. 149-156.

## PRÉFACE

liers ont été photographiés à Lignerolles, dans sa maison de campagne. Claude Lévi-Strauss a été inhumé non loin de là, au cimetière du village, le 3 novembre 2009.





## Place de la culture japonaise dans le monde\*

C'est un très grand honneur pour moi d'être appelé à participer aux travaux du Centre international de recherche pour les études japonaises, officiellement fondé il y a moins d'un an. J'y suis profondément sensible, et je tiens à remercier son directeur général, M. Umehara Takeshi, ainsi que tous ses collaborateurs. Mais je leur avouerai aussi que le sujet qu'ils m'ont demandé de traiter : « Place de la culture japonaise dans le monde », m'apparaît d'une difficulté redoutable. Pour des raisons diverses, les unes pratiques, les autres théoriques, je crains fort de les décevoir en me montrant indigne de la confiance qu'ils ont bien voulu me faire en m'invitant.

Raisons pratiques d'abord. Quels que soient l'intérêt que je porte au Japon et à sa culture, la

\* Les sources de chacun des chapitres qui composent ce volume sont détaillées p. 183-184.

séduction qu'ils exercent sur moi, l'importance du rôle que je leur reconnais dans le monde, je suis le premier conscient que j'ai de votre pays une connaissance superficielle. La durée totale de mes séjours au Japon depuis ma première visite en 1977 n'excède pas quelques mois. Plus grave encore, je ne lis ni ne parle votre langue ; et c'est seulement à travers les traductions françaises et anglaises que j'ai pu – de façon combien fragmentaire – accéder à votre littérature, depuis la plus ancienne jusqu'aux ouvrages contemporains. Enfin, même si votre art, votre artisanat me fascinent, la façon dont je les appréhende reste inévitablement extérieure : ces chefs-d'œuvre, je ne suis pas né, je n'ai pas été élevé parmi eux ; et ces objets d'usage technique ou domestique, c'est seulement sur le tard qu'il m'a été donné de connaître leur place dans la culture et d'en observer le maniement.

*Les cultures sont par nature incommensurables*

À ces raisons pratiques s'en ajoutent d'autres, théoriques, qui me font pareillement douter que je puisse répondre à la question posée. Car même si j'avais consacré ma vie entière à l'étude

de la culture japonaise – ce qui ne serait pas trop pour en parler avec quelque compétence –, comme anthropologue, je douterais encore qu'on puisse objectivement situer une culture, quelle qu'elle soit, dans son rapport avec toutes les autres. À qui n'y est pas né, n'y a pas grandi, n'y a pas été éduqué et instruit, un résidu où se trouve l'essence la plus intime de la culture restera toujours inaccessible, même si l'on a maîtrisé la langue et tous les autres moyens extérieurs de l'approcher. Car les cultures sont par nature incommensurables. Tous les critères auxquels nous pourrions recourir pour caractériser l'une d'elles ou bien en proviennent et donc sont dépourvus d'objectivité, ou bien proviennent d'une autre culture et se trouvent de ce fait disqualifiés. Pour porter un jugement valide sur la place de la culture japonaise (ou de n'importe quelle autre) dans le monde, il faudrait pouvoir échapper à l'attraction de toute culture. Seulement à cette condition irréalisable pourrions-nous être assurés que le jugement n'est tributaire ni de la culture soumise à examen ni de l'une quelconque de celles dont l'observateur, lui-même membre d'une culture, ne peut consciemment ou inconsciemment se détacher.

Y a-t-il une issue à ce dilemme ? Par son existence même, l'anthropologie le croit puisque tout son travail consiste à décrire et à analyser des cultures choisies parmi les plus différentes de celle de l'observateur, et à les interpréter dans un langage qui, sans méconnaître ce qu'elles offrent d'original et d'irréductible, permette néanmoins au lecteur de s'en approcher. Mais à quelles conditions et à quel prix ? Pour préciser les limites auxquelles se heurte l'anthropologue, permettez-moi d'illustrer par un exemple des considérations qu'on a pu juger trop abstraites.

Même si le métier que j'exerce me gêne pour l'avouer, je me sens si profondément imprégné par les formes musicales qui ont pris naissance et se sont épanouies en Occident au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle que, en général, les musiques exotiques ne touchent guère ma sensibilité. Je leur porte un intérêt professionnel, mais suis rarement ému par elles. Il me faut cependant faire exception pour la musique japonaise, entendue sur le tard et qui m'a aussitôt captivé. Cela m'a intrigué, et j'ai tâché de m'instruire auprès des spécialistes pour comprendre les raisons du charme irrésistible exercé par votre musique sur un auditeur non préparé. J'ai ainsi appris que, quoique penta-

tonique comme ailleurs en Extrême-Orient, la gamme japonaise ne ressemble à aucune autre. Elle repose sur l'alternance de secondes mineures et de tierces majeures, c'est-à-dire d'intervalles formés respectivement d'un demi-ton et de deux tons, avec altération possible d'un ton entier sur le cinquième degré. Par cette opposition rapprochée entre grands et petits intervalles, la gamme japonaise se prête admirablement à traduire les mouvements du cœur. La mélodie tantôt plaintive, tantôt doucement mélancolique, éveille chez l'auditeur le moins familier avec les traditions japonaises ce sentiment de la « poignance des choses » qui constitue comme un leitmotiv de la littérature de l'époque de Heian ; elle lui en offre le parfait équivalent musical.

Et cependant, au moment même où l'auditeur occidental croit atteindre le fond de l'âme japonaise, révélé par la concordance de deux registres, il commet probablement plusieurs contresens. Derrière ce qu'il perçoit globalement comme « de la musique japonaise », il y a pour vous des différences marquées d'époque, de genre et de style. Ensuite et surtout, cette musique que j'écoute n'est pas très ancienne : elle date au plus du XVIII<sup>e</sup> siècle ; elle est donc bien postérieure à la littérature que je crois

retrouver en elle. La musique que jouait ou écoutait le prince Genji avait probablement un autre caractère, proche de modes dérivés de la gamme chinoise, bien que celle-ci, plus égale, nous semble inapte à rendre ce sentiment d'impermanence, de précarité des choses, de fuite inexorable du temps...

Mais il se pourrait aussi que les connaissances inévitablement mutilées de celui qui contemple une culture par le dehors, les grossières erreurs d'appréciation qu'il est exposé à commettre eussent leur contrepartie. Condamné à ne regarder les choses que de loin, incapable d'en percevoir le détail, l'anthropologue doit peut-être à ces insuffisances d'être rendu sensible à des caractères invariants qui se maintiennent ou s'affirment sur plusieurs plans dans la culture, et qu'obscurcissent ces différences mêmes, qui lui échappent. Il en est de l'anthropologie comme de l'astronomie à ses tout débuts. Nos ancêtres contemplaient le ciel nocturne sans pouvoir s'aider de télescopes et sans aucune connaissance de la cosmologie. Sous le nom de constellations, ils y distinguaient des groupes privés de toute réalité physique : chacun formé d'étoiles que l'œil voit sur le même plan bien qu'elles soient situées à des distances fantastiquement inégales de la Terre. L'erreur

s'explique par l'éloignement où se trouve l'observateur de ses objets d'observation. C'est grâce à elle pourtant qu'ont été très tôt repérées des régularités dans le mouvement apparent des corps célestes. Pendant des millénaires, les hommes s'en sont servis – et ils continuent de s'en servir – pour prévoir le retour des saisons, mesurer l'écoulement du temps nocturne, se guider sur les océans. Gardons-nous de demander plus à l'anthropologie ; mais, à défaut de jamais connaître une culture du dedans, privilège réservé aux natifs, elle peut au moins proposer à ceux-ci une vue d'ensemble, réduite à quelques contours schématiques, mais que, situés eux-mêmes trop près, ils seraient hors d'état d'obtenir.

### *Les grands thèmes de la mythologie universelle*

Avec la musique, j'ai commencé mon exposé par un aveu. Permettez-moi d'en ajouter un autre, qui fera, j'espère, mieux comprendre la façon dont, comme individu et comme anthropologue, j'appréhende la culture japonaise.

À environ un an de distance, j'ai visité en 1985, pour la première fois, Israël et les Lieux

saints ; puis en 1986, dans l'île de Kyûshû, les lieux où sont censés s'être déroulés les événements fondateurs de votre plus ancienne mythologie. Ma culture, mes origines eussent dû me rendre plus sensible aux premiers qu'aux seconds. Exactement le contraire se produisit. Le mont Kirishima où descendit du ciel Ninigino-mikoto, le *Ama-no-iwa-to-jinja* face à la grotte où s'enferma Ôhirume, la déesse Amaterasu, ont suscité en moi des émotions plus profondes que l'emplacement supposé du temple de David, la grotte de Bethléem, le Saint-Sépulcre ou le tombeau de Lazare.

Pourquoi cela ? En raison, me semble-t-il, de la façon très différente dont vous et nous envisageons nos traditions respectives. Peut-être parce que votre histoire écrite débute à une date relativement tardive, vous l'enracinez tout naturellement dans vos mythes. Le passage s'opère en souplesse, et d'autant plus aisément que l'état dans lequel vous sont parvenus ces mythes atteste, de la part des compilateurs, une intention consciente d'en faire un prélude à l'histoire proprement dite. L'Occident a, certes, lui aussi ses mythes, mais il s'applique depuis des siècles à distinguer ce qui relève des mythes et ce qui revient à l'histoire : seuls sont jugés dignes de considération les événements



attestés. Une conséquence paradoxale en résulte. Car si les événements consignés par la tradition sont tenus pour réels, on doit pouvoir aussi les localiser. Or, dans le cas des Lieux saints, quelle garantie avons-nous que les choses se sont passées aux endroits qu'on nous dit ? Comment pourrions-nous être sûrs que l'impératrice Héléne, mère de Constantin, qui se rendit au IV<sup>e</sup> siècle en Palestine pour identifier les Lieux saints, n'a pas été victime de sa crédulité ; et que, quelques siècles plus tard, les croisés ne furent pas pareillement abusés ? En dépit des progrès de l'archéologie, c'est pourtant sur leurs affirmations que tout ou presque continue de reposer. Même s'il ne conteste pas la véracité des Écritures, le visiteur doté d'un esprit objectif s'interroge non pas nécessairement sur les événements rapportés, mais sur les lieux qu'on lui montre comme étant ceux-là mêmes où ils se sont déroulés.

Rien de tel à Kyûshû : on y baigne dans une atmosphère franchement mythique. La question d'historicité ne se pose pas, ou, plus exactement, elle n'est pas pertinente dans ce contexte. Sans provoquer de la gêne, deux sites peuvent même se disputer l'honneur d'avoir accueilli à sa descente du ciel le dieu Niniginomikoto. En Palestine, on exige de lieux sans

qualité intrinsèque qu'ils soient enrichis par le mythe, mais seulement pour autant que celui-ci prétend ne pas en être un : comme des endroits où quelque chose s'est *réellement* passé ; mais rien ne certifie que ce fut vraiment là. À l'inverse, dans le cas de Kyûshû, ce sont des sites d'une splendeur sans égale qui enrichissent les mythes, leur ajoutent une dimension esthétique, les rendent à la fois présents et concrets.

Pour nous, Occidentaux, un abîme sépare l'histoire du mythe. Un des charmes les plus prenants du Japon tient en revanche au fait qu'on s'y sent en intime familiarité avec l'une comme avec l'autre. Même encore aujourd'hui, il suffit de dénombrer les cars qui déversent les visiteurs dans ces sites sacrés pour se convaincre que les grands mythes fondateurs, les paysages grandioses où la tradition les situe maintiennent entre les temps légendaires et la sensibilité contemporaine une continuité vécue.

Elle ne pouvait manquer de frapper les premiers Européens qui visitèrent le Japon. Déjà, au XVII<sup>e</sup> siècle, Kaempfer divisait l'histoire japonaise en trois périodes : fabuleuse, incertaine, vraie ; il y incluait donc le mythe. Et c'est à cette capacité si tôt perçue pour embras-

ser et unifier des catégories qui nous semblent inconciliables qu'on peut attribuer, du moins en partie, la considération portée au Japon par les voyageurs et les penseurs occidentaux, avant même de bien le connaître. Dans une note au *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, publié en 1755, Jean-Jacques Rousseau énumère les cultures différentes sur lesquelles on ne sait rien ou trop peu, et qu'il serait urgent d'aller étudier sur place. Pour l'hémisphère Nord il cite une quinzaine de nations et achève sa revue par ces mots : « ... et surtout le Japon ». Pourquoi « surtout » ?

Une réponse viendra un siècle plus tard. Nous avons perdu le souvenir de l'impression profonde que firent sur le monde savant européen les recueils de vos plus anciennes traditions – le *Kojiki* et le *Nihon-shoki* – quand Tylor, père fondateur de l'anthropologie britannique, en fit connaître les grandes lignes en 1876<sup>1</sup>, et quand, dans les années 1880 et 1890, parurent les premières traductions anglaises et allemandes. Certains n'hésitèrent pas à y

1. E.B. Tylor, « Remarks on Japanese Mythology » (contribution lue le 28 mars 1876), *Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. VII, 1877, p. 55-58.

voir le plus fidèle reflet parvenu jusqu'à nous du grand mythe primitif – *Urmythus*, disaient les Allemands – qui, pensaient-ils, dut être commun à l'humanité entière à l'origine des temps.

Il est vrai que dans des styles différents, plus littéraire pour l'un, plus érudit pour l'autre, le *Kojiki* et le *Nihon-shoki* enchaînent avec un art incomparable tous les grands thèmes de la mythologie universelle, et que cette mythologie s'y fond insensiblement dans une histoire. Ainsi se pose le problème fondamental de la culture japonaise : comment expliquer que cette culture, placée à l'extrémité d'un vaste continent, y occupant une position marginale, et qui connut de longues périodes d'isolement, puisse en même temps, dans ses plus anciens textes, offrir une synthèse parfaitement élaborée d'éléments qu'on rencontre ailleurs en ordre dispersé ?

Le problème ne se limite pas à l'Ancien Monde : on trouve dans ces vieux textes maints thèmes ou motifs mythologiques présents aussi en Amérique. Mais, sur ce point, la prudence s'impose : tous ces thèmes communs à l'Amérique indienne et à l'ancien Japon se rencontrent en Indonésie, et plusieurs ne sont bien attestés que dans ces trois régions. On peut exclure



## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2011. N° 103525 (XXXXX)  
IMPRIMÉ EN FRANCE